

L'histoire qu'on fait

Andrée Fortin

Numéro 50, décembre 1992, janvier–février 1993

L'histoire qu'on lit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

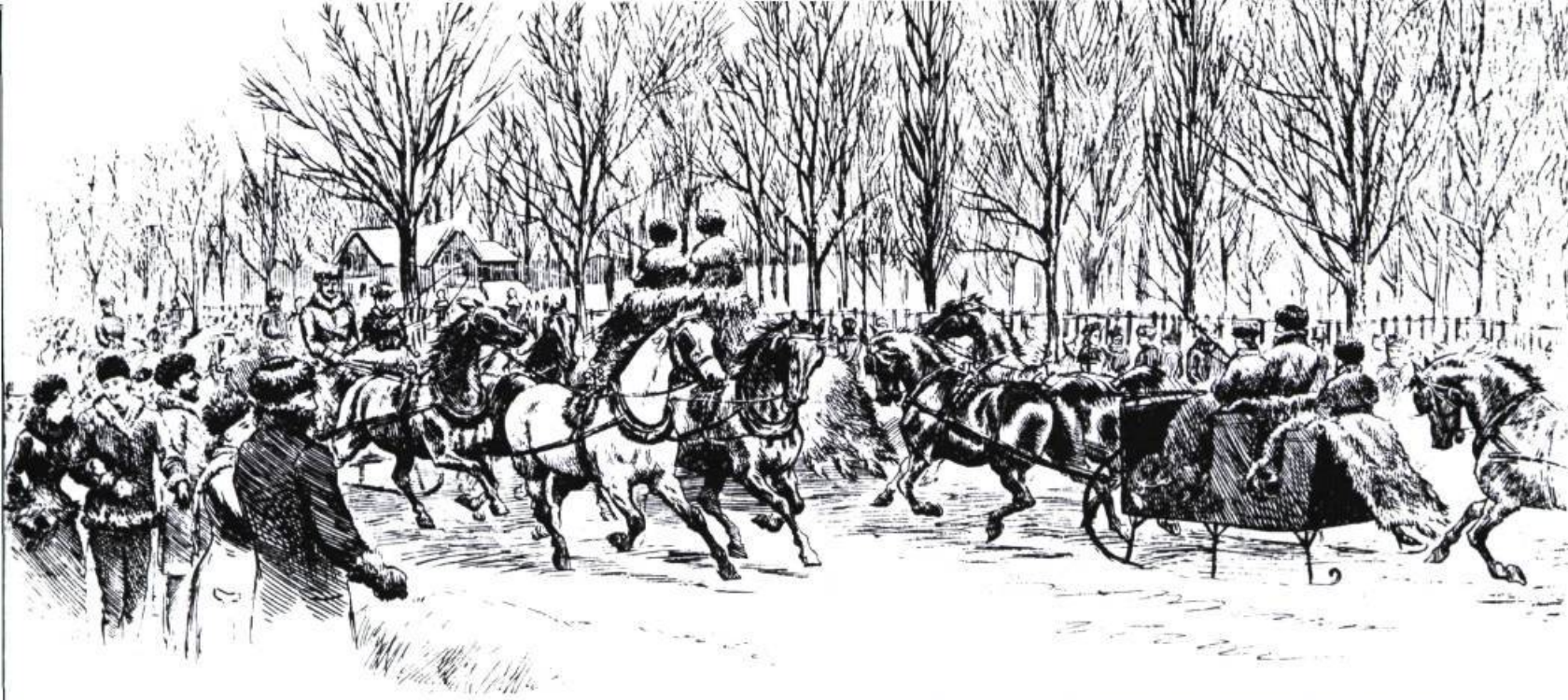
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1992). L'histoire qu'on fait. *Nuit blanche*, (50), 42–45.



La rue Sherbrooke à Montréal, un après-midi d'hiver en 1883

L'HISTOIRE QU'ON FAIT

DE LA SAGA MISSIONNAIRE À LA CHRONIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE EN NOUVELLE-FRANCE OU DE L'HISTOIRE DU CANADA, POSSESSION PERDUE, À L'HISTOIRE DES ORIGINES DU QUÉBEC D'AUJOURD'HUI

Il était une fois des manuels d'histoire du Canada rédigés par les Frères des Écoles chrétiennes. Les élèves du primaire s'y retrouvaient facilement. Peu de dates. 1534: voyage de Jacques Cartier; 1608: fondation de Québec; 1642: celle de Montréal. Après 1760, plus guère de dates à retenir sauf peut-être 1867, celle de la Confédération. Et puis surtout, il y avait d'un côté les bons et de l'autre les méchants: les bons étaient les Français et leurs alliés les Hurons, et les méchants c'étaient les Iroquois, puis les Anglais. Dans l'ordre! C'est que, parmi les Français, il y avait les missionnaires, bons parmi les bons, et que les Iroquois en ont mis à mort quelques-uns, les saints martyrs canadiens, devenant par le fait même méchants parmi les méchants, étiquette dont ils ont de la difficulté encore aujourd'hui à se débarrasser. Ces manuels étaient très bavards sur l'époque où les bons étaient maîtres du pays. De courts chapitres rappelaient la Conquête puis la Confédération. L'histoire s'arrêtait presque en 1760.

Puis la Révolution tranquille a révolutionné la pratique de l'Histoire. La ligne de partage entre les bons et les méchants devient floue: l'œuvre d'évangélisation des Récollets et des Jésuites cède la place, dans l'intérêt des historiens, à celle plus profane des marchands de fourrure. La colonie apparaît, en dernière instance, comme un comptoir commercial. Économie et lutte des classes font leur apparition dans les débats universitaires, et auprès du public grâce au *Petit manuel d'histoire du Québec* de Léandre Bergeron, (Éditions québécoises, 1971) vendu au prix symbolique de 1 \$.

En 1992, où en sommes-nous? Les historiens se sont multipliés, ils ont relu les *Relations des Jésuites*, scruté les correspondances, les actes notariés et les documents judiciaires d'un œil neuf; ils ne disposent pas tant de nouvelles sources que de nouveaux outils: l'ordinateur permet d'apparier et d'analyser systématiquement tous les registres des baptêmes, des mariages et des décès ainsi que les recensements, pour arriver à la «reconstitution automatique des familles», c'est-à-dire à suivre une famille et ses divers membres à travers les années. Cela fournit une vision globale, permettant l'analyse statistique et la comparaison entre divers groupes



Can. ill. News

Saint-Michel de Bellechasse, 17 janvier 1880

sociaux et professionnels, en même temps qu'une vision plus fine des destins familiaux.

«3 février 1866

Mort de l'historien François-Xavier Garneau

François-Xavier Garneau naquit à Québec le 15 juin 1809 [...] Un jour qu'il discutait avec des camarades, ceux-ci le traitèrent de fils de vaincu et lui dirent en ricanant: 'Après tout, qu'êtes-vous donc, vous, Canadiens français, vous n'avez pas même d'histoire!' Garneau, indigné, répondit: 'Eh bien, notre histoire, je vais la raconter! Et vous verrez comment nos ancêtres ont été vaincus; et si une pareille défaite n'est pas aussi glorieuse qu'une victoire!' [...] 'L'apparition de l'Histoire du Canada, par Garneau, fut saluée avec enthousiasme. Les jeunes gens surtout se passionnèrent à la lecture de ces pages qui racontaient les luttes homériques de nos ancêtres contre les barbares Iroquois et contre les astucieux Anglais. Garneau était vengé. Les Canadiens français avaient une histoire'»

Elie de Salvail, *366 Anniversaires Canadiens*,
Les Frères des Écoles chrétiennes,
1930, pp. 52-53.

Une Histoire à entrées multiples

On réexamine l'histoire du peuplement, des villes aussi bien que des campagnes. Les missions, les fourrures, les guerres continuent d'occuper les chercheurs, mais des préoccupations nouvelles se font jour, reflétant les interrogations actuelles: histoire de la vie quotidienne, des femmes et des enfants, par exemple. Le tout a donné naissance en 1991 à une nouvelle synthèse de Jacques Mathieu, *La Nouvelle-France, Les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*¹, qui a peu à voir avec les manuels des Frères des Écoles chrétiennes, sauf les dates, qui n'ont pas changé. Jacques Mathieu tente de renouer tous les fils, ceux de l'histoire politique, économique, et sociale dans un ouvrage de 250 pages. Sa

synthèse est parsemée de notices biographiques ou techniques, par exemple sur la valeur du castor à Orange, Boston et Montréal en 1689, et de définitions: «coureurs de côtes» (ancêtres des commis-voyageurs modernes, qui parcourent la campagne, c'est-à-dire les côtes); «caréner un navire», «feux-follets», etc., ainsi que d'extraits de documents d'époque: Rituel du diocèse de Québec; Ordonnances du roi; mémoires de voyageurs, correspondances, etc. Pour se remettre à jour.

Mais un si petit ouvrage, même basé sur de multiples travaux, ne peut pas tout dire. Les férus d'histoire pourront consulter la *Revue d'histoire de l'Amérique française*² où ils se délecteront d'articles touchant tous les aspects de la vie en Nouvelle-France, aussi bien le fonctionnement des hôpitaux que les fortunes du commerce international, les conceptions pré-nuptiales que la vie de soldat, la mise en nourrice, etc. Par ailleurs, plusieurs livres récents font le point sur l'un ou l'autre domaine: peuplement, défrichement et agriculture, mais aussi — et surtout — la ville, les métiers, les classes sociales et leurs stratégies économiques et démographiques spécifiques. Collectivement nous sommes bel et bien arrivés en ville; notre passé urbain nous sollicite, et tombe en désuétude le discours sur la vocation agricole des Canadiens français qui avait bercé les générations antérieures. En Nouvelle-France la population urbaine est plus importante, en proportion, que dans la métropole, la France; car les premières villes ne naissent pas, dans le Nouveau Monde, quand des gros bourgs grossissent peu à peu, les villes sont fondées d'abord, et de là essaime la population.

Singularité de la nouvelle colonie

Si au Moyen Âge «l'air de la ville rend libre», celui de la colonie, quelques siècles plus tard, encore plus. La société coloniale porte le sceau des institutions françaises, mais elle est moins intégrée; il y a beaucoup de possibilités, surtout dans les premières années, d'ascension sociale. Les fourrures rapportent bien; les terres sont disponibles; sans que tous y fassent fortune, leur sort y est somme toute meilleur qu'il n'aurait été outre-Atlantique. L'ouvrage devenu classique de Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*³, désormais disponible en livre de poche, éclaire le développement économique et social de la colonie. ►



L'Hôtel Neptune à Québec, 1830,
d'après un dessin du Colonel Cockburn



Le marché de la Haute-ville un peu avant 1878

Les habitants arrivent avec leurs traditions et leurs coutumes françaises, mais bientôt s'en démarquent : influence du climat, mais aussi des Indiens, qui ne se sont pas contentés d'enseigner aux colons comment soigner le scorbut, mais encore comment faire face au climat, comment trapper, comment faire la guerre d'embuscade, et surtout que les mœurs françaises ne sont pas le seul modèle.

Rapidement la Nouvelle-France affirme sa spécificité. Ainsi les métiers ne sont pas organisés en corporations, et l'accès en est plus facile. En comparaison avec la mère patrie, l'égalité règne davantage entre les enfants (frères et sœurs), et l'éducation est moins sévère. Ce libéralisme est mis par les Jésuites sur le dos des Indiens, «des Sauvages», interprétation que ne retiennent pas les historiens contemporains, comme Denise Lemieux⁴ qui étudie l'enfance en Nouvelle-France. Dans un contexte de peuplement, de terres et de rangs à peine ouverts, la famille est le principal recours pour pallier aux insuffisances communautaires et institutionnelles ; jouent aussi un rôle à cet égard les longs hivers où la famille est plus ou moins confinée à demeure dans un espace exigu, ce qui renforce aussi le contrôle social de la famille sur ses membres, et les liens en général. Réal

Brisson scrutant à la loupe le cas de la charpenterie navale met en évidence la transmission des savoirs dans les familles, la forte endogamie du milieu, et comment finalement la famille joue le rôle de corporation, assurant à ses membres «travail et protection». Dans la ville de Québec, la démographe Danielle Gauvreau estime que 61 % des fils exercent la même profession que leur père.

Des mœurs et des mentalités

Si la famille est plus importante qu'en France, les différents membres en sont également davantage valorisés. Hélène Laforce⁵, étudiant le métier de sage-femme, découvre que les hommes sont souvent présents aux côtés de leur épouse au moment de l'accouchement, mais surtout que sages-femmes et chirurgiens collaborent, contrairement à la situation en France qui est celle d'affrontement et contrairement à la situation actuelle ! Pas de polémique de ce côté-ci de l'Atlantique contre les sages-femmes dans la colonie... Hélène Laforce repère même, dans les archives, des mariages entre des membres de ces deux professions, et des épouses de chirurgien ayant recours à une sage-femme.

«29 janvier 1871

Mort de Philippe Aubert de Gaspé

Philippe Aubert de Gaspé naquit à Québec le 30 octobre 1786; il descendait de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles canadiennes. [...]

«En 1860, furent fondées les 'Soirées canadiennes' où l'on avait inscrit en première page cette phrase de Charles Nodier: 'Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires au peuple avant qu'il les ait oubliées.'

«Gaspé, alors âgé de soixante-quatorze ans, se mit à l'œuvre et écrivit 'Les Anciens Canadiens' qu'il publia en 1863. Dans ce roman historique l'auteur multiplie les incidents et raconte les mœurs et coutumes des anciens Canadiens. La vie des seigneurs mêlée à celle du peuple y est longuement décrite. Les scènes les plus typiques sont certainement celles de la 'Débâcle' à Saint-Thomas, de la 'plantation du maïs', de 'L'évocation des sorciers à l'île d'Orléans', les 'promenades nocturnes de la fameuse Corribeau' et les 'récits de José'.

«On y voit avec plaisir la description du costume de l'habitant et sa façon de parler. Ce volume est fort captivant, bien écrit et imprégné d'un véritable patriotisme.»

Elie de Salvail, *366 Anniversaires Canadiens*, Les Frères des Écoles chrétiennes, 1930, pp. 44-45.

«10 février 1904

Mort de l'abbé Henri-Raymond Casgrain

L'abbé Henri-Raymond Casgrain naquit à la Rivière-Ouelle, le 16 décembre 1831 [...]. Élevé par une mère profondément chrétienne, il acquit des habitudes de piété, de travail et d'ordre qu'il n'oublia jamais et qui lui permirent de faire sa marque dans la littérature canadienne.

«[...] il s'enthousiasme de Chateaubriand et de Lamartine, qui, disait-il, étaient ses dieux littéraires. Quand parut l'*Histoire du Canada* par Garneau, le jeune Casgrain lut avec avidité ces pages remplies de faits historiques comparables aux actions les plus éclatantes des peuples anciens. [...]

«Avec Gérin-Lajoie, Joseph-Charles Taché et le docteur Hubert La Rue, il fonda les Soirées Canadiennes en 1861 et le Foyer Canadien en 1863.

«Outre les légendes où il peint admirablement les mœurs canadiennes et des biographies fort intéressantes, il publia les *Premiers Canadiens*, *Une seconde Acadie*, *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*, *Histoire de la Mère Marie-de-l'Incarnation*, *Montcalm et Lévis*, etc. Ce dernier volume fut son œuvre de prédilection.»

Elie de Salvail, *366 Anniversaires Canadiens*, Les Frères des Écoles chrétiennes, 1930, pp. 62-63.

Autre caractéristique de la société québécoise: omniprésence en ville de la garnison, laquelle loge chez l'habitant, travaille (et fait vivre les débits de boisson, nombreux: 40 cabarets à Québec en 1744 pour une population de 5600 personnes!). Bons vivants les premiers colons! André Lachance, dans *La vie urbaine en Nouvelle-France* (Boréal, 1987), rappelle les ordonnances et règlements multiples des autorités civiles, les plaintes des évêques. Dans le même sens, Réal Brisson⁶ rapporte que les charpentiers, travailleurs habituellement autonomes, ont du mal à obéir à la cloche sur les chantiers royaux, et que la tentation est forte de boire de l'alcool ou de fumer sur le chantier... ou de s'éclipser au cabaret voisin.

De l'habitat et des conditions de vie

Mais tout n'est pas rose; il a bien sûr fallu apprivoiser le climat, apprendre à construire des maisons «chauffables»; en l'absence du tout-à-l'électricité, elles sont bien petites selon nos normes actuelles; en pierre, elles sont très humides et difficiles à chauffer, sinon à rebâtir régulièrement, à cause du feu, ou du bois qui pourrit ou travaille. L'hygiène publique est à toutes fins pratiques absente en ville. Danielle Gauvreau dans *Québec, Une ville et sa population au temps de la Nouvelle-France*⁷, montre que la mortalité infantile est forte, et le nombre d'unions rompues par le décès de la femme à la suite d'un accouchement se situe entre 10 et 15 %; la durée moyenne des unions est de 18,9 ans, cependant 20 % des femmes sont veuves avant 30 ans. Au début, règne le déséquilibre des sexes, et les filles n'ont pas de difficulté à se trouver un parti, mais cela se renverse rapidement, en ville en tout cas: les filles des campagnes environnantes viennent travailler en ville, les jeunes hommes la quittent pour s'établir sur une terre ou devenir voyagers.

Défricheurs et explorateurs; colons ou coureurs des bois... coureurs de cabarets et familles unies; deux groupes, mais souvent les mêmes personnes à différents moments de leur vie. Une population très diverse de par ses origines, ses stratégies professionnelles et autres; très mobile, se visitant d'un village à l'autre, essaimant, explorant. Des institutions modelées sur celles de la France mais les circonstances politiques, militaires et commerciales, les rapports avec le nouveau continent, son climat, ses premiers habitants, créent rapidement une société distincte de la mère patrie. Voilà ce que mettent en relief les travaux récents des historiens de la Nouvelle-France. ■

par Andrée Fortin

1. Jacques Mathieu, *La Nouvelle-France, Les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVII^e siècle*, Les Presses de l'Université Laval, 1991.

2. La *Revue d'histoire de l'Amérique française* a été fondée par Lionel Groulx en 1947. Aujourd'hui trimestrielle, elle est publiée par l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

3. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Plon, 1974 et Boréal, «Boréal compact», 1988.

4. Denise Lemieux, *Les petits innocents, L'enfance en Nouvelle-France*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985.

5. Hélène Laforce, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, «Edmond-de-Nevers», Institut québécois de recherche sur la culture, 1985.

6. Réal Brisson, *La charpenterie navale à Québec sous le régime français*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.

7. Danielle Gauvreau, *Québec, Une ville et sa population au temps de la Nouvelle-France*, Presses de l'Université du Québec, 1991.